



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**Un recueil de
poesies
Romousches,
dialecte de la
Hunte ...**

**Alphonse
Roque-Ferrier**

à M. A. D. Quintana y Combis,
affectueux hommage de l'auteur
A. Roques



J. ORIOLS

UN RECUEIL
DE
POÉSIES RUMONSCHES

DIALECTE DE LA HAUTE ENGADINE

CANTON DES GRISONS (SUISSE)

NOTICE ET EXTRAITS

Par Alph. ROQUE-FERRIER



MONTPELLIER

AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS

A LA LIBRAIRIE DE A. FRANK
(VIEWEG, propriétaire)
67, RUE RICHELIEU, 67

M DCCC LXXIV

PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
Ricateau, Hamelin et Cie.

UN RECUEIL DE POÉSIES RUMONSCHES

Dialecte de la haute Engadine, canton des Grisons (Suisse)

NOTICE ET EXTRAITS

(*Testimonia unza dall'amur stupenda da Gesu Cristo*, par J. Frizzun de Cellerina)

I

Il existe, sur les plus hauts sommets des Alpes rhétiques, entre l'Allemagne et l'Italie, qui l'étouffent, pour ainsi dire, entre elles, un petit pays de langue romane, singulièrement dédaigné ou plutôt oublié jusqu'ici : c'est le canton des Grisons, qui, à l'heure qu'il est, fait partie de la Confédération helvétique, et sur le territoire duquel on a voulu voir tour à tour le refuge et le berceau des Étrusques de l'ancienne Italie.

Cette indifférence n'a point été peut-être sans motifs, sinon tout à fait plausibles, du moins spécieux. Les Liges grises, en effet, n'ont presque jamais compté parmi les nations latines. Non-seulement leur histoire ne possède rien de ce qui fait l'intérêt de celle des peuples d'Espagne, de France et d'Italie, mais encore elle n'a pas même, comme celle du Portugal, de la Catalogne et de la Sicile, un moment passager de gloire et de prépondérance extérieure. Confinée au fond de ses vallées par les plus hautes neiges de l'Europe, par des hivers qui durent neuf mois de l'année¹, coupée en toutes ses

¹ L'année de l'Engadine a donné lieu à ce proverbe : *Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer*. M. Michelet, qui a voyagé en 1867 dans l'Engadine et qui en a donné une esquisse générale dans son livre *la Montagne*, dit, p. 267 : « Juillet nous rouvrait le chemin des hautes contrées. L'été tardif » avait enfin fondu les neiges. . . . L'Engadine. . . . avait dû sortir du long

parties d'immenses lacs, de glaciers qui alimentent le Rhin, l'Adda, l'Inn, l'Adige et le Rhône, l'ancienne Rhoëtie a été négligée aussi bien par le voyageur que par l'historien et le linguiste. Si l'on ajoute à cela des origines obscures et contestées, un moyen âge qui, loin d'être vivant et répandu au dehors, comme dans le reste de l'Europe méridionale, s'est écoulé en violentes agitations intérieures, en incessantes rivalités des princes-évêques de Coire avec les baronnies et les communes qui les entouraient, on ne s'étonnera point que les Ligues grises soient restées à peu près inconnues aux autres nations issues, comme elles, de la langue et de la conquête romaines.

II

Par l'idiome qui l'a précédé et dont il conserve probablement des traces, le rumonsche est aussi obscur que digne d'étude. Il se rattache à une des civilisations les plus importantes et les plus controversées qui aient été en Europe, celle de l'Étrurie, de laquelle on a pu dire, il n'y a pas bien longtemps, qu'elle était, comme sa langue, une énigme indéchiffrable. L'histoire attribue, en effet, à des populations chassées de la Tuscie, par les invasions celtiques du VI^e siècle avant notre ère, l'établissement de l'idiome des Tyrrhènes dans la Rhoëtie¹. Un chef militaire du nom de Rhoetus aurait, selon la tradition, rallié autour de lui un certain nombre de fugitifs et se serait, avec leur aide, saisi des Alpes du Tyrol. C'est là qu'à couvert des Gaulois cisalpins, les descendants de ces émigrés se maintinrent libres jusqu'à Auguste, qui réduisit leur pays en province romaine (15 ans avant J.-C.).

Il serait inutile d'entrer dans le débat des systèmes proposés pour expliquer les difficultés de la langue étrusque.

» hiver. Nous partîmes, mais non pas trop tard. Nous trouvâmes en
» juillet le premier printemps. Maintes fleurs ajournaient, attendaient le
» mois d'août. Plusieurs, impatientes, qui se risquaient déjà, avaient été
» saisies, gelées. Ainsi leur unique moment est bien court, et la neige re-
» commence en septembre. »

¹ C'est par le récit de cette arrivée des Étrusques que s'ouvre la rare et curieuse *Chronica rhetica* de Nott da Porta.

L'antiquité en a trois différents: Hérodote, Strabon et Tacite admettent une origine lydienne; Hellanicus et Myrtilé de Lesbos soutiennent l'identité des Pélasges et des Tyrrhènes, pour me servir du nom qu'employaient les Grecs; Denys d'Halicarnasse, enfin, considère les peuples de la Tuscie comme autochthones et dit expressément, I, c. 27, 30, qu'ils ne ressemblaient à aucun autre peuple, ni par la langue, ni par les mœurs. Ce sentiment serait de nature à modifier très-fort la tradition d'Hérodote, car il n'est guère possible de croire que les dialectes lydiens qui se parlaient aux portes de la Carie aient été inconnus à Denys.

Cette incertitude des anciens sur l'origine d'une nation aussi célèbre a singulièrement multiplié les systèmes des modernes. Maffei voit chez les Étrusques des Chananéens de la Palestine; Mazochi, des Phéniciens; Buonarotti, des Égyptiens; Fréret et Niebuhr, des Rhétiens descendus des Alpes. Creuzer et, après lui, M. N. des Vergers, ont adopté le récit d'Hérodote. Otf. Muller a émis l'hypothèse que les Étrusques ont été formés d'un mélange de Pélasges tyrrhènes et de Rasènes venus de la Rhétie. Enfin, dernièrement, M. Boudard, dans une étude sur l'inscription étrusco-latine du tombeau de Publius Volumnius, en donnant une exclusion formelle à toute explication par les langues sémitiques¹, a sagement renouvelé l'opinion d'Hérodote et de Creuzer. Il a voulu, et quelquefois avec succès, expliquer des inscriptions bilingues de la décadence par le grec; tandis que d'un autre côté, et à un point de vue tout opposé, un professeur de langues orientales à l'Université d'Iéna, M. J.-G. Stickel, dans un ouvrage publié en 1858², cherche ses racines dans l'hébreu, ensuite dans l'arabe et enfin dans les autres idiomes sémitiques. MM. Raoul Rochette, Ampère et Mommsen, ont plus ou moins rejeté ces diverses hypothèses, mais sans en proposer de nouvelles.

En résumé, et pour me servir des propres paroles de

¹ *L'Inscription étrusco-latine du tombeau de Publius Volumnius*; Paris, Rollin, 1868, in-4° de 84 pages et pl., p. 32.

² *L'Origine sémitique de la langue étrusque démontrée par les inscriptions et les noms*, par J.-G. Stickel. Leipzig, Engelmann, 1858: in-8°, viii-296 p., planch. et vocab.

M. Boudard¹, « huit systèmes principaux ont servi... tour » à tour, et quelquefois en même temps, à divers *tentamens* » d'interprétation : 1° les inscriptions étrusques peuvent être » expliquées par l'hébreu, 2° par le grec, 3° par le celtique, » 4° par l'ombrien et le celtique, 5° par le sanscrit, 6° par le » basque, 7° par le slave, 8° par une langue particulière aux » Étrusques et différente de toutes les autres. » Tant d'hypothèses sans résultat avaient fait dire à Niebuhr que « les tentatives étymologiques les plus violentes n'avaient pu trouver » dans les inscriptions étrusques aucune analogie ni avec le » grec, ni avec le latin, ni avec l'osque, et qu'il était probable » que ces monuments resteraient à jamais pour nous un trésor » inutile. » Ces conclusions, à peu près désespérées, furent aussi celles de MM. Raoul Rochette et Ampère. Heureusement les difficultés qui les motivèrent se sont bien simplifiées depuis. L'alphabet étrusque, qui, jusqu'en 1846, donna lieu à diverses incertitudes sur la valeur exacte de ses lettres, est devenu d'une lecture assurée par la découverte à Bomarso, près Viterbe, d'une sorte d'abécédaire gravé sur une coupe, et dont le P. Secchi a rendu compte dans le *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, année 1846, p. 7. Avec le secours de cet alphabet, des quelques vocables qui nous ont été transmis par les anciens et surtout de ceux que fournissent les inscriptions bilingues de la décadence, il est impossible que l'on n'arrive pas à l'intelligence complète de la langue des Rasènes.

Quoi qu'il en soit des difficultés que soulève l'explication de l'idiome lui-même, il est facile, à l'heure qu'il est, de tracer approximativement la géographie des régions où il fut autrefois en usage. On peut établir, à cet effet, trois périodes différentes, ayant chacune leurs caractères essentiels et distincts.

La première est celle de la Tuscie primitive. Elle commence vers 1100, et même vers 1500, selon les calculs peut-être hasardés de quelques chronologistes, et se clôt à la date approximative de 600-580, avant J.-C., par l'invasion gauloise. Pendant cette longue période, la haute et la moyenne Italie,

¹ *L'Inscription étrusco-latine du tombeau de Publius Volumnius*, p. 32.

moins les parties ligures et vénètes et quelques fractions celtiques retranchées dans les hautes vallées des Alpes ou vers l'Ombrie, apparaissent comme entièrement soumises à la langue de la Confédération étrusque, dans sa forme la plus mystérieuse et la plus difficile à pénétrer; c'est la période pendant laquelle les populations de la Tuscie déploient le plus de persévérance et de vigueur. Elles poursuivent l'établissement régulier et méthodique de leurs lucumonies, constituent en classes inférieures au-dessous d'elles les restes de population sicule, ombrienne et pélasge, et s'étendent jusque dans le Latium et la Campanie, la chute des Tarquins étant certainement celle des Étrusques à Rome, c'est-à-dire le contre-coup des revers essuyés par ceux-ci contre les Gaulois. C'est enfin à cette époque qu'il faut placer, avec l'empire de la mer, le développement le plus original, sinon le plus riche, de la civilisation tyrrhénienne.

Avec le deuxième âge, qui s'étend de 600-580 avant J.-C. à 450-500 de J.-C., l'Étrurie voit commencer pour elle une époque aussi malheureuse et tourmentée que la première avait été glorieuse et grande. C'est d'abord l'unité de sa domination que brisent les immigrations qui descendent des Alpes; c'est, peu après, la puissance romaine qui s'acharne contre elle avec une obstination bien plus persévérante et plus dangereuse que celle des Gaulois. De l'échec de la confédération, dans sa lutte avec ces derniers, deux Étruries de force bien inégale résultent. D'une part, dans la moyenne Italie, se concentre la portion la plus riche et la plus civilisée de la nation, celle qui opposa plus tard une résistance telle aux Romains qu'il fallut des guerres longues et réitérées, les dévastations de Sylla et des guerres civiles, pour la réduire complètement; de l'autre, dans la haute Italie, et au voisinage de l'Adriatique, les historiens (Plin, III, 19, notamment) signalent divers territoires qui, par suite de circonstances locales, échappent aux Gaulois: ce furent, entre autres, les petites républiques de Mantoue, de Melpum, d'Ariminum et de Ravenne. Elles ne purent cependant, pas plus que la Tuscie méridionale, se soustraire à la domination des Romains et aux conséquences qui en résultèrent pour la langue même. Celle-ci s'altéra par le contact des colonies militaires. Une foule de

mots latins et grecs s'y introduisirent, et de plus, en bien des cas, les lettres romaines furent substituées aux anciens caractères étrusques. Il est impossible d'indiquer à quelle époque disparut tout à fait le rasène de Mantoue et de Melpum. Quant à celui de l'Etrurie méridionale, il a persisté, au moins sur quelques points, jusqu'à la fin du V^e siècle. Les invasions des barbares lui portèrent le dernier coup.

C'est à la troisième période qu'il faut rattacher l'histoire des populations de la Rhœtie, depuis l'établissement des Tyrrhénes dans les Alpes du Tyrol (580 ans avant J.-C.) jusqu'à la disparition totale de leur langue. En tenant compte de la date finale généralement adoptée pour la Tuscie italienne et surtout de la persistance plus grande des idiomes parlés dans les montagnes, celle de 550 à 650 ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité. Il y a malheureusement là plusieurs siècles pour lesquels les monuments font pour ainsi dire absolument défaut.

III

Cette extinction de l'étrusque vers la fin du VI^e siècle de J.-C. coïncidant exactement avec la disparition des anciennes langues de l'Europe occidentale, les mêmes phénomènes qui ont été observés pour ces derniers idiomes ont dû se reproduire à peu de chose près pour lui. En Rhœtie, comme en Gaule, comme en Espagne et en Italie, les dialectes locaux ont dû se perdre dans un roman rustique, lequel, subissant à son tour la même loi de modification graduelle, a formé, avec une certaine adjonction de mots germaniques, le rumonsche actuel.

Bien que peu connu, ce débris de langue tusco-latine a reçu un nom différent de chacun de ceux qui en ont parlé. Au moyen âge, les Allemands l'ont nommé gaulois de Coire, *welche de Coire* ; les modernes, roman d'Engadine, rhæto-romanche, ladin, romano-celtique, romanique ou rumonique, rhœtien, etc. Le moins usité a été le véritable, le *rumonsch*¹, celui que lui

¹ Rumonsch (Ligue grise), rumaunsch, romaunsch, romauntsch, rumansch, romanch, ramonsch, selon les dialectes et les auteurs.

donnent les Grisons eux-mêmes, et que j'ai tenu à conserver dans le titre de cette notice, comme seul exact et justifié.

A l'heure qu'il est, le domaine de cette langue est flottant et assez mal défini ; il comprend la moitié du canton actuel des Grisons, avec les deux Engadines, une partie de la Valteline, diverses fractions méridionales du Tyrol (anciens évêchés de Trente et de Bolzano), qui, dans ce cas, devraient être rattachées aux Grisons, et non à l'Italie, comme il est vulgairement d'usage de le faire, et enfin le dialecte du Frioul. Ces divers idiomes partent donc des sources du Rhin, et, suivant la chaîne des Alpes, s'arrêtent au bord de la mer Adriatique. Leur ligne de continuité a été malheureusement rompue en divers endroits par l'allemand et, du côté du Frioul, par le slave. Des enclaves germaniques existent même au milieu de pays ladins. Elles sont cependant moins considérables qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

Comme on le voit, le territoire occupé par la langue des Grisons est loin d'être l'équivalent de l'ancienne *Rhetia prima*. C'est au profit de l'allemand que s'est opérée la disparition du latin. Ainsi le Voralberg, entièrement germanisé aujourd'hui, devait être encore rumonsche à une époque relativement très-récente, puisque certains districts n'ont abandonné leurs vieux idiomes romans qu'au siècle dernier¹. On peut s'en convaincre par quelques substantifs restés dans le dialecte qui y est en usage et par un certain nombre de dénominations locales d'origine latine. C'est ce qu'a rappelé M. Diez dans l'*Introduction à la grammaire des langues romanes*, d'après les recherches de Steub. Semblable cas a été constaté au profit de l'anglais dans le comté de Cornouailles, à la fin du dernier siècle, et, pour les provinces basques de l'Espagne, il s'opère pour ainsi dire sous nos yeux.

Les dialectes du rumonsche ont été jusqu'ici partagés en

¹ Voir les preuves réunies par M. G. Paris (d'après ses propres recherches et celles de M. Holtzman) dans l'excellent travail placé en tête de la *Romania* : Romani, Romania, etc., pag. 7, 8 et 9. Les cantons de Thurgovie, Saint-Gall et Appenzel, ont dû conserver assez longtemps leurs idiomes romans. Elie Bertrand, *Recherches sur les langues de la Suisse*, pag. 63, assurait déjà, au siècle dernier, que le rumonsche d'Appenzel s'était maintenu jusqu'au IX^e siècle.

deux principaux : celui du pays des Grisons, ou haut welche, ainsi que le nomme M. Diez (il a été subdivisé en plusieurs sous-dialectes : ceux de Schams, de Heinzenberg, de Domleschg, d'Oberhalbstein, de Tüsis et, enfin, de Coire), et celui de l'Engadine, le ladin, qui, à son tour, reconnaît deux sous-dialectes : celui de l'Engadine supérieure et celui de l'Engadine inférieure. Aucune indication précise n'était donnée pour les idiomes du Tyrol. Celui de Gröden a été communément désigné sous le nom d'idiome *gardena*.

Cette division, aussi superficielle que peu exacte, est celle que l'on trouve dans presque tous les recueils de géographie depuis Malte-Brun et Balbi. Elle doit faire place à celle qui a été établie avec tant de compétence par M. Ascoli, dans le premier volume de ses *Saggi ladini*, que je vais, sous ce rapport, analyser le plus brièvement possible.

M. Ascoli groupe en trois agglomérations principales les dialectes ladins : — la première comprend le canton des Grisons (Sopraselva, Sottoselva et Engadine); — la deuxième, le Tyrol méridional (séparé en Trentin occidental et Trentin oriental); — la troisième, le Frioul.

La Sopraselva est divisée en plusieurs variétés dialectales, entre lesquelles les plus importantes sont celles d'Ilanz, de Dissentis et de Tavetsch. Au milieu de son territoire se trouve la petite enclave germanique d'Obersaxen, et, sur sa limite orientale, le district bien plus considérable de Valendas et de Carrera. Par une extrémité assez étroite, au confluent du Rhin et de la Rabiusa, elle touche la Sottoselva. On compte dans cette dernière sept variétés dialectales : celles de Plaun, de la Muntogna (Heinzenberg), de Tumliascha (Domleschg), de Schoms (Schams), de Sut-Sées, de Sur-Sées (l'Oberhalbstein des Allemands), et enfin de Filisur et Bravugn¹. Comme la Sopraselva, la Sottoselva possède des enclaves germaniques et italiennes. Parmi les premières figurent Thusis, Tschappina, Mutta et Sils, et, sur sa limite méridionale, le haut bassin de l'Avers. Stalla et Bivio, dans le Sur-Sées, ont des écoles et des églises italiennes.

¹ M. Z. Palliopi, de Cellarina, classerait cette dernière variété parmi celles de l'Engadine.

La grande vallée de l'Engadine se partage naturellement en deux grandes sections : la première, la haute Engadine, va de la Maloggia à Pontaut, pont sur l'Inn entre Cinuschel et Brail. De Pontaut jusqu'au Tyrol s'étend la basse Engadine. On trouve encore ici, au voisinage de la frontière allemande, le petit district de Samnaun, qui a été perdu pour le rumonsche. Une variété ladine occupe le val de Munster.

Telles sont les trois grandes divisions dialectales établies par M. Ascoli pour le pays des Grisons. A elles se reliant, par des affinités plus ou moins étroites, les idiomes du val d'Anzasca, de Domo-d'Ossola, etc., dans l'ancien royaume de Piémont; ceux du canton du Tessin en entier; ceux des vallées de Mesocco et de Calanca, de Mesoglio et de Poschiavo, au-dessous des glaciers de la Bernina, dans le canton des Grisons lui-même, et enfin ceux de quelques parties de l'ancien comté de Bormio, rattaché politiquement au Milanais depuis le commencement de ce siècle.

Le deuxième groupe (Trentin occidental et Trentin oriental) contient une population de cent mille âmes environ, revendiquant exclusivement pour elle le nom ladin. Comparée aux Grisons, son importance est insignifiante. Les dialectes tyroliens n'ont presque aucune littérature propre, et se défendent faiblement contre les influences du dehors. Ils peuvent être divisés en deux sections distinctes, isolées elles-mêmes de l'Engadine et du Frioul par des enclaves italiennes et allemandes. Les vallées du Noce, de l'Avisio, de Gardena et de Gadera, celles de Cordevole et du Boite, partagées entre l'Italie et l'Autriche, leur appartiennent. M. Ascoli y compte neuf variétés, qui sont celles de Cembra, de Fiemme, de Fassa, de Marubio (l'Enneberg des Allemands), de Gardena ¹, de Livinalongo (le Buchenstein des Allemands), de Rocca d'Agordo et Laste, d'Ampezzo et enfin de Oltrechiusa ². Cette

¹ Niebuhr avait émis l'opinion que l'idiome de cette vallée pourrait, par quelques-unes de ses racines, être rattaché à l'ancien langage des Tyrrhènes. Seul, le déchiffrement des inscriptions étrusques de l'Italie, lorsqu'il présentera quelque certitude, dira ce qu'il y a de fondé dans cette hypothèse.

² L'attribution d'une partie du Tyrol méridional au rumonsche avait presque été faite par Coquebert de Montbret, dans l'*Essai d'un travail sur*

classification, que l'on doit presque entièrement à M. Ascoli, devra être complétée par de nouvelles études. Par suite, une grande réserve est imposée, aussi bien pour la fixation des limites dialectales que pour l'indication des variétés ladino-venètes qui peuvent être rattachées aux idiomes du Tyrol.

En suivant toujours, de l'ouest à l'est, la courbe des Alpes, on rencontre au plus haut du bassin du Piave un petit territoire, le Comelico, véritable île rumonsche que le dialecte de Cadore sépare de Oltrechiusa et l'allemand de Sappada du Frioul; on trouve enfin entre l'Isonzo, la Livenza et les Alpes¹, le plus considérable des idiomes ladins,—aussi bien par sa population (500,000 âmes environ) que par la vitalité de ses dialectes et la richesse de sa littérature, — le fourlan, que la plus superficielle observation rattache au rumonsche, et qui est à l'idiome des Grisons et de l'Engadine ce que le catalan est au provençal ou au languedocien.

IV

La lutte incessante que l'habitant des Grisons est obligé de soutenir contre l'âpreté de son climat, la nécessité où il est d'émigrer périodiquement pour trouver sa subsistance, une population très-réduite (cinquante mille âmes à peine) dispersée sur des montagnes inaccessibles, au milieu de deux grands peuples possédant tous les deux une activité littéraire et scientifique très-considérable, et enfin, à tort ou à raison, l'idée que la langue des Rumonsches doit disparaître avant peu de l'Eu-

la géographie de la langue française. (V *Mélanges de langues et patois*; Paris, 1830, in-8°, p. 5 à 29.) On y lit que, d'après « des échantillons » adressés à l'auteur en 1810, par un général qui commandait dans le pays les dialectes des vallées de Fossa, Livinalongo, Altei et Gardena, se rapprochaient sensiblement, non pas de l'italien, mais du français.

¹ Limites approximatives. Pour la géographie du fourlan, je ne puis mieux faire que de renvoyer aux *Saggi ladini* (Roma, Loeschner, 1873, in-8°), — dont les deux pages qui précèdent sont plutôt une traduction qu'une analyse — et à l'excellente carte dialectologique qui accompagne cette importante publication. Qu'il me soit permis de signaler cependant les pages 433 à 447. Elles contiennent des notes aussi intéressantes que curieuses sur quelques-uns des petits dialectes latins de l'Istrie et de la Dalmatie.

rope, ont nécessairement limité le développement d'une littérature nationale dans l'ancienne Rhétie¹. Un heureux hasard m'ayant rendu possesseur d'un recueil de poésies en dialecte de la haute Engadine, il m'a semblé que leur grande rareté, comme aussi leur mérite littéraire, pourrait donner un certain intérêt à cette courte notice. Aussi bien y aura-t-il un service à rendre aux romanistes, en leur fournissant quelques textes d'un idiome peu connu, quoique des plus intéressants à étudier.

¹ Quelques auteurs allemands, entre lesquels Fuchs et M. Diez lui-même, se sont autorisés de cette pénurie littéraire pour contester au rumonsche son caractère d'idiome particulier et distinct. Ce dernier dit, *Introduction à la grammaire des langues romanes*, p. 160 : « Nous ne pouvons, malgré toutes les réclamations contraires, la mettre à côté des six langues romanes littéraires, comme une sœur égale en droits, d'abord parce que, troublée par des influences étrangères, elle n'a pu arriver à une complète originalité; ensuite, et surtout, parce que sur son sol il ne s'est pas développé de langue littéraire, car on n'écrit et on ne parle que dans des dialectes et d'après une orthographe arbitraire. »

M. Diez réfute par avance la première partie de ses paroles, en classant parmi les six langues latines de l'Europe le roumain des Principautés danubiennes, qui ne peut pas être plus troublé qu'il ne l'est par des influences étrangères, puisque, d'après lui, la moitié des mots qui le composent aujourd'hui doit être revendiquée par le slave, l'albanais, le grec, le hongrois et d'autres langues encore. (*Introd. à la gram. des lang. rom.*, p. 112.)

En ce qui touche la littérature de la Rhétie, il faut dire que le latin moderne, l'italien et surtout l'allemand, qui est très-répandu jusque dans l'Engadine, peuvent en revendiquer la plus large part. On trouve un exemple trop singulier de cet oubli de l'idiome local pour que je ne le signale pas. On sait que la famille de Salis a joui, à une époque assez reculée, de quelques droits de souveraineté dans le pays des Grisons. Il semblerait, par suite, qu'elle eût dû cultiver sa langue naturelle, de préférence à des idiomes étrangers. Or il n'en est pas ainsi, puisque, parmi le nombre très-considérable d'auteurs qu'elle a fournis à la Rhétie, c'est à peine si l'on peut en signaler quelques-uns qui, par exception, aient écrit en rumonsche. Presque tous ont employé l'italien ou l'allemand. Je citerai parmi eux Ulysse de Salis (1594-1674), qui se distingua au siège de la Rochelle par Richelieu, et ensuite sous le duc de Rohan, en Valteline, landamman des Dix Droitures, en 1651 (Haller l'a surnommé le Polybe grison). Ses mémoires, rédigés en italien, sont conservés manuscrits dans sa famille. — Raoul de Salis (1750-1781) a publié des *poésies sur la mort de Haller*, un *Essai de chansons grisonnes* (en allemand), Coire, 1781, in-12. On lui doit éga-

Le recueil dont je veux parler est un gros in-8° de 1080 pages, ainsi intitulé : *Testimoniaunza dall'amur stupenda da Gesu Cristo vers pchiaduors umauns, per gnir cantæda in verss missa da Giovanni Gio: Batt : Frizzoni. V. d. M.* Il a été imprimé en 1789, à Cellerina, petite localité de la haute Engadine, entre Saint-Moritz et Samedan, et se compose, à part deux approbations : 1° d'une petite pièce en deux strophes de huit vers chacune et sans titre ; 2° d'une dédicace (*dedicaziun*) en prose, dans laquelle l'auteur consacre son livre à Dieu lui-même (on en trouvera plus loin quelques fragments) ; 3° d'une pièce de onze strophes adressée à l'église de Cellerina (*Alla Baselgia di Cellerina*) ; 4° enfin de cent cinquante-cinq chants ou *canzuns* d'étendues diverses, tous accompagnés de leur notation musicale.

L'auteur de ce recueil de chants religieux, Jean Frizzun (Frizzoni est la forme italienne du nom rumonsche), naquit, le 27 août 1727, à Cellerina, où son père exerçait le ministère évangélique parmi les calvinistes de la religion réformée¹. Après avoir terminé ses études à Genève, il demeura quelque temps comme précepteur chez un des membres de

lement en allemand 'un *Voyage dans la haute et dans la basse Engadine*, et en latin, la *Rhætia illustrata* et la *Rhætia litteraria* (non imprimés). On a de Rodolphe de Salis, de Soglio, une *Histoire de la langue rumonsche* (Coire, 1776, in-8°) (en allemand) ; de Jean-Baptiste de Salis (1737-1795), quelques écrits en italien et en allemand sur la réunion des diverses communions chrétiennes. Charles-Ulysse de Salis (1728-1800), qui fut mêlé aux premiers mouvements que le contact des idées de la Révolution suscita dans son pays, est l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, que l'on dit pleins de recherches savantes, sur l'histoire politique et littéraire de la Rhétie (Voir les deux *Biographie universelle* de Michaud et de Furne, ar. DE SALIS). La poésie latine, qui eut, au moyen âge et jusque vers le milieu du XVIII^e siècle, un développement si considérable dans toute l'Europe, compte aussi plusieurs poètes. Les ouvrages en prose sont nombreux. Quelques-uns remontent au XVI^e siècle. La traduction du *Nouveau Testament* de l'an 1560 par Giachem Biverone (Bivrun, Bifrun), de Samedan, est un des plus anciens monuments littéraires du rumonsche. Indépendamment des différences dialectales, la langue de cet auteur est moins formée que celle de Frizzun. Il existe, du reste, diverses versions de la *Bible* et du *Nouveau Testament* en plusieurs dialectes, et notamment dans ceux de la basse Engadine et des Lignes grises.

¹ Quoique aux portes de l'Italie, l'Engadine est complètement protestante, surtout au voisinage de Cellerina. La seule bourgade catholique est Tarasp.

cette famille de Salis dont j'ai parlé plus haut, et qui, au XVIII^e siècle, fournit un chef (Pierre II, de Salis) aux Liges grises. Appelé ensuite comme pasteur à Rondo, il y resta dix ans environ, de 1747 à 1758, époque à laquelle il vint remplir à Cellerina, et pendant quarante-deux ans, un ministère qui ne devait être interrompu que par sa mort, arrivée le 29 mai 1800, à l'âge de soixante-treize ans. Il rappelle lui-même, dans la pièce *Alla Baselgia di Cellerina*, cette longue existence pastorale, qui est la particularité la plus remarquable de sa vie. C'est avec une grâce naïve et un amour très-vif de son lieu natal qu'il y parle de l'église où son père avait annoncé la *pure claire parole de Dieu* et baptisé un grand nombre d'âmes. A la fin, et en lui dédiant ses chants, en demandant que Dieu bénisse le *Testimoniaunza* et ceux qui, avec un véritable zèle, en chanteront les *canzuns*, il déclare que lui ayant prêché l'Évangile trente ans de sa vie, il ne veut conserver d'autre désir que celui de demeurer son ministre à toujours :

Alla Baselgia di Cellerina
Giavüsch la Pæsch e Grazia divina !

- I. Sum in tieu Sain naschieu,
O Tü, Baselgia chæra !
Col Lat m'hæst Tü nodrieu
Del Plæd, il quæl declæra
Chia'l Bap. Filg, e S. Spiert,
A nus haun assegnô
In Cristo, nos Cuffüert,
Stant Quel ans hò spendrô.
- II.
Mieu chær Bap t'hò predgiô,
Il clær, pür Plæd da Dieu,
E hgers eir battagiô,
Chi cò sun nel Sain tieu.
- III. Trent'ans passôs lingiò
Sun, ch'eau hè quella grazia
A ti d'avair predgiô
(Na sainza efficzia)

Il pür vair Plæd da Dieu,
Træs il Spiert Sench dô aint
Il quæel ch'ais tuot contgnieu
Nel Velg — Nouv Testamaint.

V. Cur El (Gesu) hò fat predgær
A nus sieu Evangèli
E fat administrær
Seis Sacramaints con zeli.
.....

X. Dieu væglia benedir
La Testimoniaunza
D'sieu Filg, fand revuschir
Col Spiert da sa possaunza,
Quella, tiers sieu plaschair,
E Benediziuns
A chi con zeli vair,
Chiaunta quaistas Canzuns !

XI. A Gesu tieu Pastur,
Respæda mia diletta !
T'surdum con grand amur,
Sco Scossa sia Eletta,
E que da tuot cour mieu,
E vair'affeziun,
Restand per saimper tieu
Minister Jan Frizzun.

Il ne faudrait pas voir dans ces protestations de pures paroles de poète, sans conséquence aucune pour celui qui les écrivit. La vie de Frizzun fut tout entière à l'accomplissement strict et sans réserve des obligations religieuses qu'il s'était imposées. « C'était, dit le registre mortuaire de l'église » de Cellerina, un homme instruit et pieux, aimé et estimé de » ses ouailles et de tous ses collègues... Il était réputé par son » érudition, par son éloquence dans la parole divine, par plu- » sieurs œuvres littéraires, qu'il livra à l'impression... par sa » bonté d'âme, sa charité et sa piété... Il était aussi très-dis- » posé à rendre service et à mettre à la disposition de tous sa » science si saine, sa bonne expérience et ses connaissances en » médecine : c'est pourquoi une grande foule l'accompagna à sa

» dernière demeure, le 31 mai . . . Il était âgé de soixante-treize ans et ministre de Dieu depuis cinquante-trois ¹. »

Ce fut à Cellerina même qu'il publia les trois principaux livres qui nous restent de lui, et qui, bien que leur langage ne soit peut-être pas tout à fait exempt d'italien, lui assurent une place remarquable parmi les poètes de la haute Engadine. Le premier est un volume de chansons spirituelles, imprimé à Cellerina (Giacomo N. Badina, 1765, in-8°) : *Canzuns spirituelas davart Cristo Gesu, il bun pastur* ². C'est un recueil d'environ 700 pages et contenant 164 chants religieux, avec la musique à trois et à quatre voix. Frizzun y fait allusion dans la pièce *Alla Baselgia di Cellerina*, lorsqu'il dit que, vingt-trois ans avant la *Testimoniaunza*, il avait publié un premier recueil de vers ayant le même but religieux, mais une autre mélodie :

T' preschaint qui Cudaschet
D' Canzuns Spirituèlas,
Ch' haun Gesu per ogget,
E sun eir quaistas, tælas
Sco quellas ch'eau fingiò
Avaunt ans vainch e trais
A glüsch t'avaiva dô

A quellas, con dallet,
Aggiundscha quaistas quia,
Chi haun l'istess ogget,
Mà ôtra melodia ;

Le second ouvrage, qui parut en 1776, est composé d'extraits de la Bible (en prose), à l'usage des enfants. Je n'en connais que le titre, qui est celui-ci : *Artichels davart chosas fondamentælas amussædas dalla S. Scrittüra ed in uso dels chærs infaunts propostas*. Le troisième, enfin, est la *Testimoniaunza dall' amur stupenda da Gesu Cristo*, etc., imprimé en 1789, onze ans avant la mort de son auteur. Tous ces livres sont écrits dans le dialecte de Cellerina ³.

¹ Je dois la plupart de ces renseignements biographiques à l'extrême obligeance de M. le pasteur Otto Floetta, de Cellerina, et je saisis ici l'occasion de lui en témoigner tous mes remerciements.

² Réimprimé en 1840, avec quelques variantes et corrections.

³ On doit encore à Frizzun différentes oraisons funèbres et un recueil italien en prose et en vers.

Par le dernier de ces trois recueils, Frizzun s'était proposé un but purement religieux : c'était, comme le disent les deux approbations de ses collègues, celui *d'exciter les âmes à donner louange à Dieu par l'espérance du genre humain, c'est-à-dire par Jésus-Christ Sauveur*. Il résume lui-même le caractère de son œuvre par cette épigraphe empruntée aux Psaumes : « Le Seigneur m'a donné matière de chanter¹ » (Ps. LXVIII), et sa dédicace le répète ensuite avec une véritable élévation de langage :

« Dans une très-profonde prosternation, et parce qu'il » traite de celui qui est l'objet de ta complaisance, je con- » sacre et dédie à toi, vrai et vivant Dieu et éternel Père » céleste, un livre de chants qui n'a d'autre but que de cé- » lébrer Jésus-Christ et d'exalter ses non-pareilles, glorieuses » et infinies grandeurs.

» Que ce livre soit à toi et au nom de ton Fils, ô Père éter- » nel, consacré et dédié ! Sois le protecteur de la *Testimo-* » *nianza* de celui que tu aimes comme-toi-même. Prends parti » pour sa gloire, qui est ta gloire². . . . »

Les poésies ou canzuns de Frizzun sont de nature et

¹ Essendo chià 'l lodabel scopo dell' Autor dellas Chianzuns musicales descrittas nel preschaint Cudasch, ais d'incitær meritamaing a dær löd a Dieu per la Spendraunza del genere umano, complida in Gesu Cristo, il Salvæder. — Il segner hò dô materia da tschantschær. — Ces deux approbations présentent, lorsqu'on les compare aux pièces de Frizzun, quelques diversités de langage facilement explicables pour celui qui sait que les dialectes de l'Engadine varient souvent à une heure de marche. La première est du V. D. M. (verbi-divini-minister) de l'église de Samedan, petite ville de deux ou trois mille âmes de la haute Engadine, siège de la poste centrale, des tribunaux et des écoles, dit M. Michelet (la *Montagne*, p. 291) ; la seconde, du V. D. M. de l'église de Zuoz, président du colloque supérieur d'Oeng. On sait que les classes ou colloques sont l'équivalent, à peu de chose près, de nos anciens synodes diocésains.

² Un Cudaschet da Canzuns chi nun hò ôtra mira co da celebrær Gesu Cristo ed essaltær sias impareggiablas, gloriusas, infinitas Grandezzas ; meritamaing à Ti Vair e Vivaint Dieu, ed Etern Bap Celestiæl, in profondissima prosternaziun vain consecrò e dedichò, siand el tratta da Quel ch'ais Ogget da tieu beneplacit.

Quaist Cudaschet saja à Ti, Bap Etern ! in il Nom da tieu Filg, consecrò e dedichò ! Sajast Protettur della *Testimonianza* da Quel chia Tù ammas sco Te t'vessa ! Piglia praisa per sia Gloria, chi ais tia Gloria !

d'étendue très-diverses. Plusieurs, quoique subdivisées, se résolvent en une sorte d'unité. Ainsi la première, dont je vais parler avec quelque détail un peu plus loin, la plus considérable de toutes, du reste, est à certains égards une *Christiade* rumonsche, que complètent les deux *Canzuns* qui suivent. L'une d'elles, *Miraculs da Cristo*, contient le récit des miracles de Jésus-Christ; la deuxième, *Instruziun da Gesu bun*, développe et commente quelques parties morales des *Évangiles*, la parabole du pharisien et du publicain, et celle du riche bâtissant des greniers, par exemple. Une troisième, presque aussi longue que les précédentes, est la versification de divers fragments des *Actes des Apôtres*; en sorte que nous avons là une série à peu près continue d'histoires rimées qui embrassent, non-seulement la vie et les enseignements de Jésus-Christ, mais encore, et pour me servir de l'expression rumonsche, les *faits* de ses premiers disciples, jusqu'à l'apostolat de saint Paul à Philippes, en Macédoine.

Après les quatre grandes pièces que je viens de mentionner, celles, la préparation à la Noël (*Preparaziun al sench Nadæl*), pour le premier jour de l'année (*Per il prum di d'an*), pour le temps de la Passion (*Per il temp da Passiun*), pour le Vendredi Saint (*Per il Venderdi Sench*), à l'occasion d'un baptême (*All' occasiun d'un Battaisem*), Chanson nuptiale (*Canzun nuzziela*), la meilleure forme de prière (*La pu buna fuorma da d'orær*), en conservant le même caractère religieux qui est propre à tout le recueil de Frizzun, révèlent une originalité plus grande et une inspiration plus personnelle. Quelques autres, enfin : *Gesu consolescha l'orma giubilescha*, *Gesu vusch graziusa fo udir à sa spusa*, etc., sont, sous forme dramatique, des dialogues mystiques entre Jésus et l'âme chrétienne.

De toutes ces pièces, la première et la plus considérable est celle que j'ai déjà désignée sous le nom de *Christiade*. Malgré des défauts assez graves, elle n'est pas indigne d'une analyse spéciale. Et, d'abord, elle présente beaucoup de points de ressemblance avec quelques-unes des anciennes pièces françaises sur la Passion. C'est, en effet, la même naïveté, la même simplicité de récit, la même foi, qui distinguent en même temps les trouvères du moyen âge et le chanteur rumonsche. Frizzun est souvent, il est vrai, tout à fait desséché

et aride. Pour avoir voulu isoler en trois parties distinctes les enseignements, les miracles et enfin les faits principaux de la vie de Jésus, il a brisé l'unité de celle-ci, et n'a quelquefois rien gardé de cette haute poésie morale qui ressort, par exemple, si sévère et si suave à la fois, si hébraïque encore, de l'*Évangile de saint Mathieu*. Les premières pages de la *Christiade*, *Gesu concepieu e naschieu*, *Gesu battagió*, *Gesu nel desert tentó* et quelques autres, sont, sous ce rapport, pleines de sécheresse et absolument dépourvues de tout intérêt. La fuite en Égypte et le retour, l'enseignement de Jésus enfant au milieu des docteurs, sont racontés en quatre ou cinq vers, sept à huit tout au plus, et les détails les plus essentiels en sont souvent élagués, sans que l'auteur paraisse avoir conscience de ce qu'il va faire perdre à son œuvre. Ce n'est qu'aux approches de la Passion que Frizzun s'élève, et alors l'aridité des premières pages disparaît et se transforme en une sorte de simplicité touchante et naïve, comme dans le récit de la femme qui répandit des parfums sur la tête de Jésus-Christ :

« Marie prit une huile de nard odorante et très-pure, et,
» comme il entraît, elle s'aprocha de son Jésus béni et elle en
» oignit tout à coup la tête et les pieds, et toute la maison fut
» remplie de cette odeur d'huile exquise.

» Ce que voyant, Judas murmura bien fort avec indignation
» et avec amertume, et, sur de beaux prétextes, il s'irrita de
» la perte de l'huile, disant : « Cette femme devait la vendre,
» afin de pouvoir donner des aumônes aux pauvres. » Et les
» autres aussi, étant indignés, parlaient également comme lui.

» Mais Jésus dit : « Ne molestez point cette chérie à moi-
» même ; elle vient de faire en cela une œuvre bonne envers
» moi. Par ce parfum (répandu sur ma tête), elle a honoré ma
» sépulture. Les pauvres, vous serez toujours à en avoir ;
» mais moi, vous ne serez pas à m'avoir toujours. »

XXXII. Maria, oeli savurieu,

Da nardo schiet pigliaiva,
E tiers sieu Gesu benedieu,
Eir ella cò en'raiva,
E seis chers peis, e Chò, allura,
Ella undschet subit sù sura,
Chià tuott la chesa plana gnit,
Da quel odor d'œli squisic

XXXIII. Vzand Ginda que, fich mormoret

Con sdeng-e con cordœli,
Con bel pretest eir s'almantet
D'la perdita del œli,
Dschund, quist pür vender as dovaiva,
Schi dæer als povers, que s'podaiva,
Ils oters eir siand a'legnos.
Da quast parair s'haun declaros.

On trouve encore, à la suite du récit de la Transfiguration (*Gesu transformé*), quelques vers dont la portée semble toute personnelle et qui expriment, en une mystique et religieuse poésie, des sentiments que l'on peut, sans trop hasarder, supposer avoir été ceux de Frizzun lui-même.

« Celui qui possède Jésus, y est-il dit, est abondamment » riche et ne demande rien autre. Lorsque l'on quitte le monde, » parents, fortune, richesse, tout ce que nous possédons ici- » bas et tout contentement, Jésus nous est une compagnie. » Nous disons alors: Il est bon de rester ici¹. Nous ne deman- » dons rien du Ciel ni de la terre. Jésus étant avec nous, nous » possédons tout.² »

Mais c'est surtout par le récit de la Passion, comme je l'ai dit plus haut, qu'il convient de considérer le poète rumonsche. Là, il dépouille la sécheresse de son début, et, tout en restant constamment simple et vrai, tout en suivant pas à pas la narration des Évangélistes, il prend une sincérité d'accent, une abondance naïve et pénétrante, que les premières pages de sa *Christiade* n'auraient certainement pas fait soupçonner. Par ce côté, son œuvre pourrait être considérée comme l'égale de nos meilleures Passions du moyen âge. Je doute même que, sur certains points, l'avantage pût rester à d'autres qu'à Frizzun ; car il lui échappe bien souvent des traits d'un charme sin-

XXXIV. Ma Gesu dschet, nun molesté,
Quaista diletta mia,
Un' ovra buna invers me,
Ho'ella fat a quia,
Con quaista imbalsamadüra,
Ho ell'hondró ma sepoltüra ;
Ils povers gnis saimpr'ad avoir,
Mâ saimper me, nun gnis a'vair.

¹ Allusion à ces vers, dans lesquels Frizzun, imitant l'Évangile, fait dire par saint Pierre à Jésus-Christ :

XXI. In quaiet lœ, Maister ! ais bun stœr, Fain ün à Ti, à Moises chœr,
Fain Tabernaculs quia, Eir ün, 'l terz ad Elia.

Chi Gesu ho, avuond' ais rich,
Né oter el domanda brich.

XXVI. Eir cur ch' ins' abbanduna l' muond, Cur Gesu 'ns ais in compagna,
Paraints, robba, ricchezza, Schi dschains allur, bun stœr ais quia,
Schi tuot pero avains nus zuond, Né d' Cêl, né d' terra domandains,
E tuotta contentezza, Stant in nos Gesu, tuot avains.

gulier, et dont je ne puis me dispenser de citer au moins un exemple en passant. Après avoir dépeint, *st.* 59, 60 et 61, l'abandon de Jésus entre les mains de la troupe des geôliers, qui se fait un plaisir de lui « donner » tourment sur tourment, de l'insulter et de l'assaillir; qui le traite comme un impie et le nomme blasphémateur; qui, le frappant à coups de bâton, le renverse par terre avec brutalité; qui le soufflette et lui crache à la face, et lui demande ensuite de prophétiser qui est celui qui l'a frappé¹:

« Ainsi, dit Frizzun, avec une simple et touchante inspiration, fut traité celui qui est du ciel l'allégresse, et par lequel » la terre tout entière a sa paix et son contentement²! »

Cette naïveté et cette foi religieuse, qui laissent si peu soupçonner leur temps, l'idiome romonsche peut les réclamer, il est vrai, aussi bien que son poète. Il y a entre eux une unité qu'on ne peut ni séparer, ni distinguer³, et qui tient à ce que la population des Ligues grises vivait encore, au

- | | |
|--|---------------------------------|
| LIX. S'partind ils Güdichs, laschô l'haun, | LX. C'ô à sieu geni ogni ün. |
| In maun della sbirraglia, | Il sdegnâ, spredscha, batta, |
| Chi con furur tuot disumaun | E tuot es licit à scodun, |
| L'insulta, e l'assaglia | E tuot, sco empi'l tratta; |
| Con crudelissimas offaisas | Chi, il nomnaiva ün blastmæder, |
| Ma nun fand El per sè diffaisas | Chi, il spazzaiva per manzæder, |
| Taunt pû piglettan ardimaint, | Chi slaffagiô, chi bastunô, |
| Da'l daer tormaint sura tormaint. | E chi in Fatscha l'hô'spüdô. |

LXI. Chi, seis chiavels l'hô our spellô
 Chi dand ad El urtædas,
 Con mauns e peis l'ho eir à co,
 Dô fermas bachettædas;
 Chi, covernind la Fatscha sia,
 E'l bastunand con tirannia,
 Volaiva ch El ingiuviness,
 Chi chi fûss sto quel chi 'l batteass.

LXII. Uschè per nus, quel fût tratto,
 Del cel ch'ais l'allegrezza,
 Dal quel la terra, tuotta ho
 Sa pæsch e contentezza.....

³ Plusieurs exemples en sont trop curieux pour n'être pas relevés. Ainsi les *Mages* sont qualifiés d'hommes grandement estimés: *Cert Magis, homens zuond stimôs*; les armées célestes qui chantent dans le ciel, lors de la naissance de Jésus-Christ, sont toutes bien ponctuelles: *tuots zuonds pontuels*, etc.

XVIII^e siècle, dans l'atmosphère des petites républiques fédératives du moyen âge. Entre autres traits caractéristiques, et sauf les différences résultant du catholicisme, on sait qu'il est d'usage aujourd'hui, dans les vallées du Tyrol et dans certaines parties de la Bavière, de représenter des Passions dramatiques, qui attirent de tous les côtés des foules de spectateurs empressés et recueillis.

En voyant le parti que Frizzun a su tirer de la parabole du pharisien et du publicain, on peut regretter qu'il ait négligé de traduire les paroles du sermon de la Montagne. Il n'y avait qu'un poète vivant exclusivement par la pensée et par la foi, dans les *temps du Milieu*, pour me servir du nom que les Italiens donnent quelquefois au moyen âge, qui pût reproduire ingénument la haute et simple poésie de l'*Évangile de saint Mathieu*¹.

Après la *Christiade*, une grande partie des *canzuns* purement originales de Frizzun mériteraient d'être étudiées. Je me bornerai à indiquer d'abord celles : *Per il sench Nadæl*, qui se rapprochent çà et là de quelques-uns de nos Noël provençaux et languedociens. Il n'y faudrait pas chercher cependant l'allure si vive et si originale, et pour le fond et pour la forme, de Saboly et de Roumanille. L'imagination du poète rumonsche y est contenue par la sévérité un peu compassée de l'esprit protes-

Malgré diverses répétitions, on peut néanmoins citer la parabole du riche bâtissant des greniers :

..... Un hom rich as rechiattaiva
Chi granda roba possedaiva,
La quela 'l daiva grand profit.

III. Ma'el co' s'impissand,
In sè riffless seguaints el faiva
Dechand, huossa che dess eau mæ fæ'r ?
Nun sè, meis fruts inua fæ'r stæ'r!
Quaist reffletand, el s'impissaiva
Dechand, eau disfæ'r vœlg meis Talvôs
E voelg d'pû grands fæ'r fæ'r sîl sura.
E mas entrædas mett'r allura
In quels, e tuots meis frûts luos.

IV Voelg'à mi' orma dir,
O Orma ! bgerra roba quia
Tû per bgers anns hæst aint raspô,
Mangiand, bevand, plaschair at dô
Giodand tieu temp in allegria !
Ma' co'a quaist ric hhom Dieu dschet,
Tû nar ! ti' orma ch'eau t'he dæda,
In quaista not eir domandæda
Saro da te, in ün dandet.

V. Ma' què tû hæst raspô,
A chi vain què ad appertegner ?.....

!Instruziun du Gesu bun.

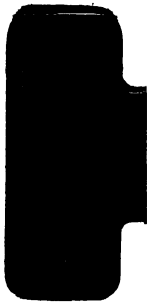
tant¹. Celle *Per il prum di d'an* est utile à noter en ce sens qu'une de ses strophes peut montrer jusqu'à quel point les anciennes et violentes libertés des Liges grises s'étaient unies à l'esprit religieux et combien elles se maintenaient, vivaces encore, vers la fin du siècle dernier.

Las Libertæds chia Tü'ns høest dō
Per ta bontæd, ô Segner,
Fingio da taunt bgers ans ino,
Eir vœgliast las mantegner :
Vœgliast circondær
Con tieu guvern chær.
Con proteziun,
E benediziun
La nossa chæra patria.

Enfin on peut encore signaler les deux morceaux : *All' occasiun d'un battaisem*, où l'on trouve quelques traits d'une naïveté pleine de charme, *la Canzun d'ingrazchiamaint*, *l'Orma bsœngniusa da grazch' ais bramusa*, et les dialogues : *Gesu consolescha l'orma giubilescha*², *Gesu vusch graziaza fo udir a sa spusa*, etc., qui parfois ne seraient pas tout à fait indignes des grands mystiques de l'Italie.

¹ Les écrits de Frizzun sont en général inspirés des idées orthodoxes et piétistes du protestantisme allemand aux XVII^e et XVIII^e siècles.

² Cette pièce est indiquée par Frizzun comme une traduction. (Traduziun Schmidl, p. 564.)



80

INSTITUT
D'ESTUDIS CATALANS
BIBLIOTECA DE CATALUNYA

Núm

Armari

Prestatge

73008
832.517



